

CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59) + LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28)

+ ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296) + LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924)

+ BEAUTÉ(/BEAUTE,100215) + FOOD(/FOOD,100293)

CRITIQUE

«GABRIEL», LES VERSANTS D'UN IDÉALISTE

Par Marcos Uzal (<http://www.liberation.fr/auteur/17349-marcos-uzal>)

— 29 août 2017 à 19:36 (mis à jour à 20:03)

Le Brésilien Fellope Barbosa retrace l'histoire vraie d'un ami qui, poussé par une ambivalente candeur humaniste, s'est confronté à la pauvreté lors d'un long périple avant de mourir sur une montagne africaine. Une épopée empreinte d'une distance très délicate.



Pedro Zappa incarne Gabriel, l'ami décédé du réalisateur. Photo Version Originale. Condor

Gabriel et la montagne reconstitue les soixante-dix derniers jours de la vie de Gabriel Buchmann (sous les traits de l'acteur João Pedro Zappa), qui fut un ami du réalisateur, Felipe Barbosa (*lire ci-contre*). En 2009, ce jeune homme issu de la bourgeoisie de Rio avait consacré une année sabbatique à faire le tour du monde. En tant qu'étudiant en sciences économiques s'apprêtant à intégrer une université américaine, il souhaitait voir la pauvreté là où elle se trouve en voyageant autrement que comme un vulgaire touriste, en vivant parmi les autochtones, en empruntant des chemins de traverse. Forçant son audace jusqu'à l'inconscience, il mourut après s'être perdu sur le mont Mulanje au Malawi, au dixième mois de son périple.

Contradictions

Le film commence par la découverte de son cadavre, enfoui derrière une dense végétation, littéralement absorbé par le paysage. Cette ouverture place tout ce qui suivra sous le signe de la mort, apportant à la naïveté de Gabriel une teinte tragique, et permettant à Barbosa de se distancier d'emblée de son idéalisme. Car tout l'enjeu du film est là : comment rester fidèle à l'ami mort tout en prenant avec son aventure la distance qu'il n'a lui-même pas su avoir ?

A LIRE AUSSI :

Felipe Barbosa : «J'ai voulu le montrer humain plutôt que comme un héros» (http://next.liberation.fr/cinema/2017/08/29/felipe-barbosa-j-ai-voulu-le-montrer-humain-plutot-que-comme-un-heros_1592796)

La fidélité passe par la précision documentaire d'un tournage qui a duré presque autant de jours que le temps de l'action, dans les lieux précis où est passé Gabriel, avec, dans leurs propres rôles, tous ceux qui l'ont réellement accueilli et accompagné. La méticulosité de la reconstitution devient quasi superstitieuse lorsqu'elle consiste à faire porter à l'acteur les vêtements du défunt. Il s'agit surtout de s'approcher au plus près de ce qu'il a pu éprouver, jusqu'à escalader le Kilimandjaro et tourner sur son sommet dans le temps des quarante minutes au-delà desquelles il est physiquement déraisonnable de ne pas redescendre. Cet aspect documentaire n'empêche pas une problématisation très subtile. Le cinéaste n'est jamais contre son personnage mais il révèle par petites touches ses contradictions. Malgré son désir de submersion totale, Gabriel ne peut échapper à son statut d'étranger, de *mzungu*, comme on nomme les Blancs en Afrique de l'Est. Il n'est pas seulement trahi par sa couleur de peau mais surtout par sa volonté trop affichée de s'intégrer. Par exemple, lorsqu'il s'habille vaguement comme un Massaï alors que personne n'est vêtu ainsi autour de lui, ou lorsqu'il court après des zèbres comme un enfant sans prendre conscience du danger.

Enfant gâté

Bien sûr, aucun Africain ne regarde et ne vit l'Afrique avec une telle excitation naïve vis-à-vis de tout ce qui l'entoure, avec un tel élan humaniste face à une misère dont il n'est qu'un spectateur passager, avec une telle fierté à ne pas se comporter comme ceux de sa classe. Venue le rejoindre pendant quelques jours, sa petite amie, plus lucide, lui rappelle ses origines bourgeoises, que démontrent les rapports compliqués à l'argent de ce riche jouant au pauvre. Sa façon systématique de se méfier des autochtones dès qu'il s'agit de payer relève d'un réflexe condescendant, d'autant plus problématique qu'il vient contredire sa vision idéaliste d'une fraternité désintéressée.

Même si le cinéaste évoque surtout l'influence de *Sans toit ni loi* d'Agnès Varda (notable dans la structure du film), on pense plutôt aux aventuriers égarés des films de Werner Herzog, se perdant dans des paysages qu'ils croient pouvoir conquérir, dévorés par une nature à laquelle ils ne comprennent pas grand-chose, trop aveuglés par leur romantisme. Car l'aventure est peut-être surtout un fantasme d'enfant gâté, comme le montre un détail très révélateur pour qui l'aperçoit. Lorsqu'il atteint le sommet du Kilimandjaro, aidé par un guide qui le force à dépasser sa fatigue, Gabriel est fier comme s'il avait accompli un exploit unique. Au moment le plus intense de son exaltation passe au second plan un homme avec un sac à dos dont la nonchalance relativise totalement la portée héroïque de ce qui précède.

Sans que le cinéaste ne force nos sentiments, on est constamment partagé entre la sympathie et l'agacement envers ce jeune homme candide qui incarne à la fois la générosité et les limites d'une certaine posture humanitariste, où l'élan vers l'autre pourrait aussi être une fuite de soi, où la générosité serait une forme tordue de narcissisme. Et peut-être incarne-t-il aussi la complexité et l'ambivalence du Brésil, pays émergent après avoir appartenu au tiers-monde, et qui culturellement garde toujours un pied en Afrique. *Gabriel et la montagne* n'est cependant pas un film à thèse, à peine une fable. De quoi meurt Gabriel ? D'une trop grande confiance en sa liberté, en sa connivence avec le monde ? Mais ses photos demeurent. Celle qui semble avoir été prise depuis l'endroit précis où il est mort est bouleversante car elle ramène son aventure à sa part la plus solitaire et impartageable, où c'est dans le regard embué d'une agonie parmi les plantes sauvages qu'il parvient tragiquement à cette fusion avec le monde à laquelle il aspirait.

Marcos Uzal (<http://www.liberation.fr/auteur/17349-marcos-uzal>)

***Gabriel et la montagne* de Fellipe Barbosa avec João Pedro Zappa, Caroline Abras... 2 h 11.**